

Malheureux comme Malamud...

L'épicier de Brooklyn

Mi-Chaplin, mi-Beckett, ce maître à écrire n'a pas son pareil pour troubler le lecteur

Peut-être, à l'exemple de bien des courants littéraires, l'école juive new-yorkaise n'a-t-elle jamais existé que dans l'esprit des critiques ou des universitaires toujours avides d'inventer des niches ou de coller des étiquettes. Quels points communs entre Isaac B. Singer, Philip Roth, Saul Bellow ? Pourtant il en est un qui à lui seul aurait pu tout de même incarner ce courant :

Bernard Malamud (1914-1986). On l'avait un peu perdu de vue. C'était une injustice. Aucun écrivain n'avait su ou voulu plonger comme lui, avec une forme de désolation et de fantaisie aussi fraternelles, dans le Brooklyn des quartiers juifs, peuplé de personnages écrasés par la vie, par l'habitude du malheur, animés d'un courage sans fin et d'une résignation sans fond. Son plus grand roman ? Sans aucun doute « le Commis » (« *The Assistant* », 1957) que Gallimard avait cessé d'exploiter, c'est dire ! Le voici, chez un autre éditeur et dans une nouvelle collection au titre éloquent et triste, « Les Oubliés », qu'anime et présente Jerome Charyn.

Dans un recueil d'essais et de portraits littéraires qui ressort ces jours-ci en Folio, Philip Roth consacre de belles pages à Malamud, qu'il rencontra à plusieurs reprises. « *L'auteur me semble avoir évoqué ses juifs solitaires et leur forme spécifique d'échec, juif, émigrant - ces malamudiens "en éternelle souffrance" -, avec la même authenticité que Samuel Beckett...* », écrit-il. Reste que ce « monde de dénuement et de douleur » s'accommode fort bien d'une sorte de cocasserie qui relève moins de l'esprit irlandais

que de l'humour juif, cette sublime faculté d'autodérision, comme pour mettre à distance le malheur qui vous poursuit. En ce sens, Malamud est parent de Kafka (dont on ne soulignera jamais assez la part de drôlerie délibérée) et donc de Chaplin.

Dans « le Commis », un petit épicier, Morris, toujours au bord de la faillite, est attaqué un soir par deux malfrats minables et masqués. Le

plus pathétique des deux, Frank Alpino, se fait par la suite engager par Morris, presque bénévolement, comme pour expier sa faute. Il tente de redresser l'affaire et tombe amoureux d'Helen, la fille de Morris. Il règne dans ce roman une forme de fantastique social, d'irréalité terriblement modeste, concrète et persuasive. Ah ! cette galerie de petits personnages autour de l'épicier et de sa famille ! Et surtout ces indécisions déchirantes du commis qui tantôt se prend pour saint François d'Assise et tantôt se glisse dans le monte-charge pour épier la jeune fille sous la

douche ! A la fin, il se fera circoncire et voudra devenir juif, moins pour se rapprocher d'Helen que pour compléter le drôle de syllogisme malamudien : si un juif est poursuivi par le malheur, celui qui est poursuivi par le malheur se doit de devenir juif à son tour.

FRÉDÉRIC VITOUX

« *Le Commis* », par Bernard Malamud, traduit de l'américain par J. Robert Vidal, Métropolis, 254 p., 19 euros. « *Parlons travail* », par Philip Roth, Gallimard, « Folio » n° 4461, 236 p., 5,40 euros.



Nancy Chompton-Ogale

Bernard Malamud a publié une demi-douzaine de romans et de recueils de récits. C'était « un faiseur de mythes, un fabuliste, un auteur de paraboles exquises », disait de lui Saul Bellow.

le nouvel
Observateur
nouvelobs.com